

## Catéchèse diocésaine à la fin du Carême

### Mgr Olivier de Berranger

#### L'Esprit Saint, à la source de notre vie chrétienne

En donnant ce titre à notre entretien, ce soir, je suis conscient qu'il délimite d'emblée le thème qui m'a été donné par votre Evêque quand il m'a invité à venir dans le diocèse de Luçon. Par exemple, je n'entends pas traiter directement de l'action cachée de l'Esprit Saint au-delà des frontières visibles de l'Eglise. Et pourtant, j'en suis convaincu. Ou bien, s'il est évident que l'on ne peut parler de l'Esprit Saint sans parler du Père et du Fils, je n'ai pas l'intention de m'attarder sur une comparaison avec les deux autres religions appelées monothéistes, judaïsme et islam, où il n'est pas question de Dieu-Trinité. Je centrerai mon propos tour à tour sur l'Esprit Saint dans la prière, dans l'amour de charité et dans le témoignage missionnaire.

#### L'ESPRIT SAINT DANS LA PRIERE

« L'Esprit Saint à la source de notre vie chrétienne » : la prière est une première porte à ouvrir pour deviner cette source et nous y désaltérer. « Nous ne savons pas prier comme il faut, dit Paul, mais l'Esprit lui-même intercède pour nous par des cris inexprimables » (Rm 8, 26). La Bible de Jérusalem a donné comme titre à tout le chapitre 8 de l'Epître aux Romains « la vie de l'Esprit ». Autant dire « la vie spirituelle ». Non pas seulement au sens large d'une vie intérieure chez tout homme, mais au sens de cette vie qui nous vient de l'Esprit du Ressuscité, qui nous rend libres et confiants dans la foi au Christ Seigneur.

Dans la pratique ecclésiale, toute prière ne commence-t-elle pas « au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint » ? Elle s'accompagne du geste de la main que nous faisons sur le front et la poitrine, comme nous l'apprenons aux enfants et comme la liturgie du baptême l'illustre, que ce soit pour des bébés ou des catéchumènes adolescents ou adultes. Le signe de la croix reste la marque visible de la foi catholique et orthodoxe, même si sa gestuelle concrète peut varier d'une Eglise à l'autre, selon les coutumes ou la doctrine propre qui imprègne sa tradition. Dans les communautés ecclésiales de la Réforme, ce signe n'est pas courant. Néanmoins nous partageons avec elles une même foi trinitaire.

Dans sa *Lettre pour entrer dans le nouveau millénaire* (6 janvier 2001), Saint Jean-Paul II encourageait les paroisses à être des « écoles de prière ». Une école, c'est un temps d'initiation. L'évangéliste saint Luc ne nous en donne-t-il pas le germe, pourrait-on dire, dans la manière dont il décrit la prière de Jésus lui-même ? Lorsque les soixante-douze disciples envoyés pour une première mission « reviennent tous joyeux » auprès de lui, Jésus, « à cette heure même, tressaille de joie sous l'action de l'Esprit Saint » et il dit : « Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela à des sages et à des intelligents et de l'avoir révélé à des tout-petits » (Lc 10, 21).

J'ai toujours été frappé par cette expression : « Jésus tressaille de joie ». C'est la même expression qui est mise sur les lèvres de Marie dans le Magnificat au début de cet évangile : « Mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur » (Lc 1, 47). Il est permis de penser que l'expression renvoie à une même expérience profonde de Jésus et de Marie dans la prière. C'est d'ailleurs auprès d'elle, qu'enfant, il a appris à prier selon la tradition juive. L'Esprit habite la prière d'Israël, comme Luc encore nous le laisse comprendre dans l'attente de la consolation de Siméon, guidé au Temple de Jérusalem par l'Esprit. L'Esprit Saint est attente, consolation, joie, action de grâces (cf. Lc 2, 25-31).

« Seigneur, apprends-nous à prier » : c'est parce qu'ils ont surpris Jésus « quelque part en train de prier », que ses disciples lui ont fait cette demande. Et après leur avoir donné en quelques mots, dans ce que nous appelons le Notre Père, le cœur de toute prière chrétienne, Jésus leur

raconte la petite histoire de « l'ami importun ». Nous sommes dans le contexte d'une famille pauvre de paysans de Palestine. La nuit est tombée. Le chef de famille et les siens sont couchés. Et voilà qu'un ami, pris au dépourvu par un visiteur inattendu, frappe à la porte pour obtenir trois pains. Comment lui en donner sans réveiller son monde ? Mais l'autre insiste... « Je vous le dis, conclut Jésus, même s'il ne se lève pas pour lui donner ces pains en qualité d'ami, il se lèvera du moins à cause de son sans-gêne et lui donnera tout ce dont il a besoin » (Lc 11, 5-8).

L'histoire pourrait s'arrêter là. Mais Jésus poursuit : « Quel est d'entre vous le père auquel son fils demandera un poisson, et qui, à la place du poisson, lui remettra un serpent ? Ou encore s'il demande un œuf, lui remettra-t-il un scorpion ? » Avec cet appel final : « Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père du ciel donnera-t-il... l'Esprit Saint à ceux qui l'en prient ! » (Lc 11, 11-13)

On dit que Luc est l'évangéliste de la prière et l'évangéliste de l'Esprit Saint, ce qui ne signifie pas que les trois autres se taisent sur l'une et sur ces sujets ! Mais, de fait, il est le seul à rapporter cette petite parabole en précisant ainsi que Jésus veut parler de l'Esprit Saint. Ce n'est donc pas seulement de « l'efficacité de la prière » par exemple dont il est question ici, mais de sa fécondité cachée, de ce *don* entre tous que le Père veut faire à ceux qui commencent à prier, qui persévèrent dans la prière, qui ne se lassent pas de prier, par-delà le silence de Dieu, tel que nous l'éprouvons parfois.

Durer dans la prière, c'est laisser l'Esprit Saint purifier nos intentions et les conduire à bien. Je n'hésiterai pas à en appeler à deux traditions différentes pour prolonger cette affirmation. La première est celle que nous trouvons dans la liturgie de la confirmation. Lorsque l'évêque et les prêtres présents à l'autel imposent les mains sur les confirmands, souvenez-vous : il invoque les dons du Saint Esprit à partir du texte prophétique d'Isaïe annonciateur du messie (Is 11, 1-2) :

« Père de Jésus, le Christ, notre Seigneur,  
regarde ces baptisés sur qui nous imposons les mains :  
Par le baptême, tu les as libérés du péché,  
tu les as fait renaître de l'eau et de l'Esprit ;  
Comme tu l'as promis,  
répands maintenant sur eux ton Esprit Saint ;  
Donne-leur en plénitude  
l'Esprit qui reposait sur ton Fils Jésus :  
esprit de sagesse et d'intelligence,  
esprit de conseil et de force,  
esprit de connaissance et d'affection filiale ;  
remplis-les de l'esprit d'adoration. »

Tel est le fondement des sept dons du Saint Esprit que nous sommes encouragés à invoquer tous les jours sur nous-mêmes, sur les personnes qui nous sont confiées, sur notre travail professionnel ou notre ministère. Il suffit de penser au don de conseil par exemple pour comprendre que cette pratique est une réponse à l'invitation de Jésus que je viens de rappeler à la suite de la parabole de l'ami importun. Quelle que soit la tâche qui m'attend aujourd'hui, j'adresse ma demande au Père pour l'accomplir selon son désir. Et puisque nous sommes capables de « donner de bonnes choses à nos enfants », combien plus le Père ne nous enverra-t-il son Esprit de conseil, de discernement, de sagesse, afin de mener à bien la tâche confiée. Le Père ne nous donnera pas seulement de « bonnes choses ». Il ne nous octroiera pas par miracle ce qu'humainement nous sentons au-dessus de nos forces d'accomplir. *Il se donnera lui-même* ! Il prodiguera discrètement à chacun son Esprit pour accomplir pauvrement la mission qu'il lui offre ce jour.

Je viens d'utiliser le terme de *discernement*. Ignace de Loyola est de ceux qui aident à l'intelligence de ce mot. Dans ses fameux *Exercices spirituels*, que tant de chrétiens aiment à faire une fois au moins dans leur vie, c'est le mot de *discrecion*, en espagnol, qui est utilisé pour inviter à distinguer dans l'âme les motions ou les appels, les attachements ou les passions qui l'agitent. D'où viennent donc ces mouvements intérieurs ? Dans ce que je ressens à tel ou tel moment, avant de faire un choix qui engage ma réponse à l'appel du Seigneur dans ma vie, comment reconnaître l'influence du « mauvais esprit », celui qu'Ignace appelait « l'adversaire de la nature humaine », et celle, libératrice, du « bon esprit », qui n'est autre, en dernier ressort que Saint Esprit ? Un commentateur jésuite moderne écrit :

« Le discernement spirituel n'est pas la vertu de prudence, avec laquelle on le confond souvent. Il est plutôt à ranger parmi les sept dons de l'Esprit Saint ; donc non du côté de la disposition ou de la vertu, mais dans l'acte présent. »<sup>1</sup>

Ce qui va se passer éventuellement dans une retraite ignatienne, ou dans un autre type de retraite, aidera à reprendre avec courage le combat spirituel inhérent à toute vie chrétienne. Mais le discernement proprement dit a pour objet de nous situer, en pleine action, « dans le courant de Dieu », et de sanctifier, ici et maintenant, le nom du Père, de travailler à son règne et d'accomplir sa volonté sous le souffle de l'Esprit.

Permettez-moi, après Ignace, de faire appel à un autre témoin, moins célèbre peut-être mais qui m'est plus familier, comme à certains d'entre vous sans doute. De manière inattendue, pour moi, vous étiez plusieurs du diocèse de Luçon à lui faire une place de choix, à Lourdes, en novembre de l'an passé pour les X<sup>ème</sup> Ancolies. Il s'agit du bienheureux Antoine Chevrier, prêtre du diocèse de Lyon (1826-1879), fondateur du Prado. Je ne résiste pas au plaisir de vous citer deux passages de son *Véritable disciple*. Dans le premier, je vous laisse découvrir le réalisme de sa prière à l'Esprit Saint :

« Quels sont ceux qui ont l'esprit de Dieu ? demande-t-il. Ceux sont ceux qui ont prié beaucoup et qui l'ont demandé longtemps. Ce sont ceux qui ont étudié longtemps le Saint Evangile, les paroles et les actions de Notre Seigneur, qui ont vu comment les saints agissaient et comment ils conformaient leur vie à celle de Jésus Christ, qui ont travaillé longtemps à réformer en eux ce qui est opposé à l'esprit de Notre Seigneur...Mais il faut le demander avec l'intention réelle de le recevoir, avec la volonté de faire tout son possible pour l'acquérir, avec la volonté de faire tous les sacrifices possibles et exigés pour le recevoir, autrement, nous ne pourrions le recevoir et Dieu ne pourra nous le donner. »<sup>2</sup>

La seconde parole du Père Chevrier va nous introduire à la suite de notre petit parcours sur « l'Esprit Saint à la source de la vie chrétienne » :

« L'esprit de Dieu vient quand il veut, à nous de le recevoir quand il vient. Il a la liberté d'action, et il est indépendant de nous, mais il se communique à nous quand nous y pensons le moins ; il n'est pas dans le raisonnement, ni dans l'étude, ni dans les théories, ni dans les règles ; il est le feu divin qui bouge toujours, qui s'élève en haut de manière irrégulière, il se montre et il disparaît, comme la flamme du bois ; il faut le prendre et s'en réjouir quand il se montre...et le conserver toutes les fois qu'il se communique à nous. »<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Edouard Gueydan s.j., *Exercices spirituels*, Paris, DDB ? Bellarmin, 1985, p. 225.

<sup>2</sup> *Le prêtre selon l'Evangile ou le Véritable disciple de Notre Seigneur Jésus Christ*, PEL, Lyon, 1968, p. 227.

<sup>3</sup> Id., p. 511.

## L'ESPRIT SAINT DANS L'AMOUR DE CHARITE

Au moment d'aborder cette seconde partie, permettez-moi de faire brièvement appel, cette fois, à St Augustin au sujet de la Trinité. Pour aborder le mystère de l'unité absolue de Dieu dans la diversité des trois personnes, il prend la comparaison de l'amour. Dans l'amour, dit-il, il y a inséparablement, *amans*, *amatus* et *amor*. *Amans*, celui qui aime - le Père ; *amatus*, l'aimé - le Fils ; *amor*, l'amour - l'Esprit.

Comme toute analogie, celle-ci n'est pas parfaite, mais elle a le mérite de s'appuyer sur la parole merveilleuse de Jean dans sa première épître : « Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu car Dieu est amour » (1Jn 4, 8). En projetant notre pensée sur Dieu-Trinité à la lumière de l'amour dont chacun de nous a quelque expérience, à la façon d'Augustin, osons appliquer la même « définition » de manière différente au Père, celui qui *aime* en nous créant, au Fils en qui nous sommes *aimés* et sauvés, à l'Esprit qui est *l'amour* même, source d'unité entre les frères du Christ, 'comme' il est foyer éternel d'amour entre le Père et le Fils.

Paul écrit : « L'espérance ne déçoit pas, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous fut donné » (Rm 5, 5). Souvent, nous entendons dire que notre temps a besoin d'espérance. C'est vrai. St Thomas d'Aquin l'enseignait : l'homme ne prie pas s'il n'espère pas. Prier, c'est « espérer pour tous ». Paul parle ici de l'espérance *versée* en nos cœurs par l'Esprit qui nous est *donné*. Et quand nous a-t-il été *donné* ? Dans un événement survenu une fois pour

toutes au cœur de notre histoire humaine : Quand « le Christ est mort pour nous alors que nous étions pécheurs. » (Rm 5, 8). C'est sur cette absolue gratuité de l'événement sauveur du don de Dieu que vous travaillez cette année : « Ravive en toi le don de Dieu » (2 Tm 1, 6). Par-delà l'imposition des mains de l'apôtre sur son disciple Timothée, vous vous ressaisissez de la grâce des sacrements, telle qu'elle prend naissance pour chacun au baptême, telle qu'elle se poursuit dans l'eucharistie, par l'imposition des mains des ministres sur le pain et le vin, et lors de la confirmation, comme nous l'avons dit. L'Esprit Saint relie chacune de nos petites histoires à la grande histoire du salut en Jésus Christ.

Or, tout ceci a des conséquences sociales, politiques mêmes, dans l'amour de charité. A Noël 2005, le pape Benoît XVI publiait sa première encyclique. Intitulée *Deus caritas est*, elle a frappé l'opinion, parce que, tout en mettant en lumière les caractéristiques propres de l'*agapè*, l'amour de charité dans le christianisme, le pape réhabilitait en quelque sorte l'*eros*, cette dimension charnelle de l'amour magnifiée dans la culture grecque. Quoi qu'il en soit des malentendus et des dérives qui ont pu avoir lieu au cours du temps, le christianisme ne dévalorise ni le corps ni l'amour charnel. Il lui confère même une transcendance et une fécondité dans la vie conjugale, dans la famille et jusque dans la chasteté consacrée, comme le récent Synode l'a redit.

Citant St Augustin, Benoît XVI écrit : « Tu vois la Trinité quand tu vois la charité »<sup>4</sup> Et il renvoie ses lecteurs à cette « promesse des fleuves d'eau vive » qui, grâce à l'effusion de l'Esprit, jailliraient du cœur des croyants, comme Jésus l'avait annoncé à Jérusalem le dernier jour de la fête des tentes (Jn 7, 37-39). Le plus souvent, on interprète cette promesse dans le sens où Jésus parle de sa propre personne : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive celui qui croit en moi ! Selon le mot de l'Écriture, de son sein (ou : de son cœur) couleront des fleuves d'eau vive ! » C'est l'eau qui, selon St Jean Chrysostome, est signe de l'Esprit, jaillissant avec le sang eucharistique du cœur transpercé de Jésus sur la croix, comme Jean le rapporte en Jn 19, 34. Cette compréhension est très forte, elle a suscité des saints, elle est à l'origine de la grande spiritualité de Cœur du Christ.

Mais la compréhension de Jn 7, 37-39 que je viens de citer chez Benoît XVI a aussi été reçue dans la tradition de l'Église.

Voici la lecture qu'en faisait déjà Edith Stein (Ste Thérèse-Bénédictine de la Croix), cette philosophe juive devenue chrétienne en 1922, qui, jusqu'au début des années 30, avant d'entrer au Carmel de Cologne, combattait intellectuellement le nazisme par des tournées de conférences aux femmes à travers l'Allemagne. Dans un texte d'une grande profondeur, elle plaçait la promesse de l'Esprit *agapè* au cœur de nos responsabilités dans le monde :

« Que s'ouvre l'âme en son tréfonds au fleuve de la vie divine et la voilà façonnée, et à travers elle tout le corps, à l'image du Fils de Dieu ; et s'échappent d'elle 'les fleuves d'eaux vives' qui agissent pour changer la face de la terre selon l'Esprit. L'esprit humain qui est pénétré par l'esprit divin aperçoit dans la lumière divine la forme primitive de la création sous les écorces qui la défigurent et peut ainsi travailler à son rétablissement »<sup>5</sup>

On devine dans cette compréhension du passage johannique toute une portée sociale et même politique. Comme en France, à la même période, ou à peine plus tard, un Père de Lubac le faisait pour dégager l'anthropologie chrétienne de tout rabaissement, Edith Stein enracine sa pensée sur l'homme chez Paul à la fin de sa première épître aux Thessaloniens : « Que le Dieu de la paix lui-

---

<sup>4</sup> *Deus caritas est*, 19.

<sup>5</sup> Expression achevée dans *Etre fini et Etre éternel*, Louvain, 1957, p. 460 ; cf. *La puissance de la croix*, Paris, Nouvelle Cité, 1982, p. 68.

même vous sanctifie totalement, et que votre être entier, l'esprit, l'âme et le corps, soit gardé sans reproche à l'Avènement de notre Seigneur Jésus Christ » (1 Th 5, 23). Ce qui fait écho au chapitre des Romains que je citais au début sur « la vie de l'Esprit » : « L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu » (Rm 8, 16). Cette conception de l'homme - tout l'homme, tous les hommes, comme le dira Paul VI - dans leur rapport à Dieu et aux autres, ce rapport d'esprit à Esprit peut-on dire, ce sens de la personne enfin reste chevillé au cœur de la pensée et de l'action des chrétiens dans le monde.

La charité n'est pas exclue du champ social et politique, non pas seulement dans le sens que nous nous devons d'*aimer* (même) *nos ennemis* (cf. Mt 5, 44), mais parce qu'« il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans le cœur des chrétiens », comme l'a enseigné le Concile Vatican II et comme ne cesse de le rappeler aujourd'hui le pape François. <sup>6</sup>

Nous le savons bien, dès que l'on aborde ce champ de la politique, « le plus haut exercice de la charité » selon le mot de Pie XI, nos histoires, nos sensibilités, nos milieux, nos appartenances associatives, notre expérience religieuse elle-même, semblent parfois se dresser comme autant d'obstacles à l'unité.

Il y a une urgence de la charité entre chrétiens. Paul l'enseigne à la fin de son épître aux Galates : « Ainsi donc, tant que nous en avons l'occasion, pratiquons le bien à l'égard de tous et surtout de nos frères dans la foi » (Gal 6, 10). C'est une consigne qui n'a rien de marginale. Au cœur de la dernière Cène, chez Jean, après avoir lavé les pieds de ses disciples, Jésus leur dit : « Je vous donne un commandement nouveau : vous aimer les uns les autres...A ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (Jn 13, 34-35) L'appel missionnaire dont je parlerai pour finir est donc déjà inclus ici. La première charité inspirée par l'Esprit est celle à exercer entre frères et sœurs *chrétiens*, selon l'ultime prière du Seigneur : « Père saint, garde-les dans ton Nom que tu m'as donné, pour qu'ils soient un comme nous » » (Jn 17, 11) ...prière qu'il ne faut pas laisser de côté quand il s'agit de frères et sœurs *catholiques* : « Non à la guerre entre nous ! »<sup>7</sup>

Au cours du dialogue rapporté par Jean entre Jésus et quelques disciples après la Cène, l'un d'eux l'interroge : « Seigneur, comment se fait-il que tu doives te manifester à nous et non pas au monde ? » (Jn 14, 22). J'ai souvent pensé que, dans cette question, Simon - pas l'Isariote, se faisait par anticipation l'écho de notre époque où toute « actualité » est jugée à l'aune de ses résonnances médiatiques, accompagnées de façon ostentatoire par tout un bric-à-brac publicitaire, puis aussi vite oubliée qu'elle a galvanisé un instant l'opinion. La véritable « actualité », l'action imperceptible de l'Esprit, ne se manifeste pas au monde. On ne peut la comprendre en termes seulement « mondains », comme François aime à le répéter. C'était déjà le sens de la réplique de Jésus à ses frères qui le pressaient de monter prématurément à Jérusalem : « On n'agit pas en secret quand on veut être en vue. Puisque tu fais ces choses-là, manifeste-toi au monde ». Réponse de Jésus : « Mon temps n'est pas encore venu, tandis que le vôtre est toujours prêt » (Jn 7, 4-6).

L'Esprit qui est *agapè*, chez Jean et Paul, est tout uniment l'Esprit de vérité. Non pas dans un sens abstrait, théorique de ce terme : c'est l'Esprit qui, selon la promesse de Jésus avant sa Passion, ne cessera de les conduire à « la vérité tout entière ». Cette vérité est en lui, il est lui-même le chemin, la vérité et la vie, mais ils ne l'avaient pas perçu, et nous, souvent, nous risquons de l'oublier (cf. Jn 16, 13 et 14, 6).

---

<sup>6</sup> *Gaudium et Spes*, 1, 1.

<sup>7</sup> Pape François, Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*, 24 novembre 2013, § 98.

Il faut nous souvenir du rôle permanent que joue l'Esprit Saint dans la mémoire du Christ à l'intérieur de la vie de l'Eglise, dans l'authenticité de la tradition professée sous la responsabilité apostolique du magistère. Celui-ci a dû parfois prendre clairement position à l'encontre de ceux qui voulaient opposer « l'Esprit » au « Christ » ou « la prophétie » à « l'institution », ou inversement. Il y a certes une distinction entre ministères et charismes... Mais c'est un autre sujet, que je ne peux aborder à présent. Tout l'enjeu des réformes initiées par le pape François depuis trois ans est de tendre à faire coïncider l'Eglise, telle que Vatican II l'a mise en lumière, avec ses institutions visibles, à commencer par la curie romaine, d'en recomposer le mystérieux équilibre, afin de poursuivre la mise en œuvre du Concile, lu dans sa cohérence profonde avec la grande Tradition, comme Benoît XVI aimait le dire, « pour que le monde croie » (Jn 17, 21).

Par anticipation avec la partie qui va suivre, souvenons-nous de la grande promesse de Jésus avant son départ, toujours chez Jean :

« Le Paraclet, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, lui vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. Lorsque viendra le Paraclet, que je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité, qui vient du Père, il me rendra témoignage. Mais vous aussi, vous témoignerez. » (Jn 14, 26 ; 15, 26-27).

## L'ESPRIT SAINT DANS LA MISSION DE L'EGLISE

« Envoie ton Esprit, Seigneur, et tout sera créé.  
Tu renouvelleras la face de la terre ! »

Nous aimons la fête de Pentecôte, cette recreation universelle à partir du petit groupe des disciples au cénacle, « avec quelques femmes, dont Marie mère de Jésus, et avec ses frères » (Ac 1, 12-14). C'est comme l'Eglise avant l'Eglise, presque aussi discrète et cachée que le souffle à l'origine de tout, « quand les ténèbres couvrait l'abîme et un souffle de Dieu agitait la surface des eaux » (Gn 1, 2).

Permettez-moi une illustration plus pastorale et expérimentale de cette thématique que j'aborde pour finir. J'ai vu un dépliant annonçant cette soirée, où j'ai été présenté comme « ancien missionnaire en Corée ». J'accepte le terme, mais il faut être précis. Entre 1976 et 1993, j'ai été envoyé par mon ancien diocèse de Versailles à Séoul. Je n'y partais pas avec le statut d'un « missionnaire », comme la Vendée en a compté tant dans un passé encore récent. Je ne partais pas par exemple au titre des Missions étrangères de Paris, présentes en Corée depuis 1839. Non, j'étais reçu dans le diocèse de Séoul, 12 millions d'habitants, comme prêtre *fidei donum*.

Ce titre vient d'une encyclique du pape Pie XII, en 1957. Comme évêque de Rome, il sentait fort alors « la sollicitude de toutes les églises » et appelait les églises particulières mieux pourvues en prêtres à soutenir pour un temps des églises moins pourvues, en Afrique et en Asie, à partager avec elles « le don de la foi » par l'envoi de prêtres diocésains. Jean XXIII ajoutera le souci de l'Amérique latine en 1962, ce qui initiera le départ de nombreux prêtres diocésains de France vers ce continent aussi. Sans parler des congrégations missionnaires, bien des religieuses/x, des laïcs, ont également pris ce chemin de la mission et de la coopération entre Eglises avant ou après le Concile, en vue du service précis d'une société ou d'une Eglise pour l'évangélisation. Vous le voyez, c'était déjà une

conception renouvelée de la mission universelle. Celle-ci a continué d'évoluer, puisqu'aujourd'hui c'est nous qui bénéficions de la présence de chrétiens venus d'autres continents, prêtres diocésains compris. Dans son encyclique *Redemptoris missio*, en 1990, Jean-Paul II disait que les migrations peuvent être l'occasion d'un nouveau souffle missionnaire, comme je l'ai expérimenté moi-même plus tard en Seine-Saint-Denis.

Si je suis parti en Corée d'abord pour deux mois durant l'été 1975, puis avec un contrat *fidei donum* en juin 1976, c'était à la suite d'une demande adressée au Prado par le cardinal Kim, archevêque de Séoul. Des jeunes prêtres, le cardinal en avait proportionnellement plus que nous en France. Après la terrible guerre sur la péninsule coréenne (1950-1953), la Corée du Sud va sortir progressivement du sous-développement. Il y eut un véritable exode des campagnes, comparable à celui que la France avait connu au XIX<sup>ème</sup> siècle dans les débuts de l'industrialisation. Parmi toutes ces familles, chassées du Nord ou qui affluaient des provinces méridionales et s'agglutinaient autour de Séoul, catholiques et protestants étaient nombreux, mêlés aux bouddhistes, aux confucianistes, aux chamanistes, selon des courants spirituels traditionnels en Asie de l'Est, qu'il ne faut pas ignorer si vous voulez comprendre les chrétiens de Corée eux-mêmes, car ils partagent les mêmes racines. Bien des jeunes précisément se présentaient alors dans les séminaires.

Le souci du cardinal Kim, tel qu'il me l'exprima clairement en m'invitant à rester, n'était pas de recevoir un nouveau type de missionnaire étranger. C'était de former des séminaristes et des jeunes prêtres coréens à devenir « missionnaires » chez eux. Depuis lors, avec le développement stupéfiant de la Corée, l'Eglise de Corée a été généreuse pour des Eglises pauvres en Asie ou en Afrique. Mais pour l'heure, le problème était de leur faire aimer les pauvres de chez eux. Eux-mêmes, au sortir de la guerre, venaient de terres et de familles pauvres. Mais une fois devenus citoyens, même dans la périphérie des mégapoles, ils n'étaient pas attirés par les ouvriers, anciens ruraux, comme l'étaient les séminaristes eux-mêmes. Si le cardinal Kim s'était adressé au Prado, c'était dans l'espoir qu'avec la spiritualité du Père Chevrier, certains acquièrent un attachement à Jésus Christ et aux pauvres de chez eux, et qu'ils leur soient fidèles. Voilà ce qu'il m'expliqua. Il ne souhaitait pas que nous nous lancions en priorité dans des initiatives « missionnaires » au sens singulier ou risqué du terme, mais que, de l'intérieur de l'Eglise de Corée, mêlés au clergé coréen tel qu'il était, nous donnions progressivement un témoignage de vie évangélique désintéressé et qui mette les pauvres en confiance.

Le 23 novembre 2015 a été célébré à Séoul le 40<sup>ème</sup> anniversaire du Prado de Corée. Je ne vais pas raconter cette histoire, dont le P. Robert Daviaud fut, entre autres, comme responsable général, un témoin et un protagoniste. J'en reste aux tout débuts de l'histoire...sans perdre le fil de l'Esprit Saint dans la vie missionnaire de l'Eglise. Je vais raconter *trois* expériences personnelles, qui, de manière paradoxale, font sentir, me semble-t-il, sa présence cachée et son élan intérieur.

La première chose que je compris, c'était qu'évidemment, si je voulais rejoindre des séminaristes, des prêtres, des familles ouvrières, les jeunes laïcs de la JOC ou leurs aînés qui m'accueillaient si chaleureusement, c'était qu'il me fallait, comme tout « missionnaire », apprendre leur langue, *bien* l'apprendre. Aller à l'école de langues pendant deux ans, découvrir comment écouter, prononcer, écrire, se faire comprendre, ce fut une aventure passionnante, une sorte de renaissance en plein milieu de ma vie. Mais il ne faut pas imaginer qu'on « parle coréen » au bout de deux ans !! J'étais alors en équipe avec un prêtre coréen du Prado, qui s'était formé en France. Il m'envoya donner la communion aux malades, à pieds, sur un assez vaste territoire de ces secteurs périphériques un peu chaotiques, terrains en friche au milieu d'entreprises polluantes qui commençaient à sortir de terre.

J'avais la chance immense, pendant ces tournées, d'être accompagné par des paroissiennes, des femmes pauvres. A la fin d'une matinée de visites, nous allions avaler une assiette de nouilles pimentées dans un estaminet chinois. Telle ou telle me disait : « Grâce à vous, Père, aujourd'hui, j'ai bien mangé ». C'est auprès de ces chrétiennes, auprès de malades petitement logés, que nous



visitions chez eux, entourés parfois de membres de leurs familles, du fils ou de la fille qui partait ou rentrait du travail, que j'ai vraiment appris *la* langue. La langue du peuple, la langue que tout le monde comprend dans la périphérie de Séoul, une langue souvent faite d'onomatopées, une langue vivante, pleine de rires, même dans les larmes. J'oserai dire que c'est là, sur le chemin et au chevet des malades, que l'Esprit Saint a ouvert mes oreilles et ma langue à moi à la foi, aux sentiments et à la vie de ce peuple.

\*

En paroisse, au tout début, un soir tard où j'étais seul au presbytère, de jeunes adultes vinrent frapper à ma porte. Ils avaient quelque chose à me demander. Je tendis l'oreille et compris qu'ils attendaient que je leur dise « une belle parole », ou « une « bonne parole », car ils étaient parvenus à la fin de leur réunion de Légion de Marie. En France, le prêtre pouvait être invité à dire quelque chose dans telle ou telle rencontre, mais cela impliquait ordinairement qu'il ait écouté auparavant le partage des laïcs. Je pense par exemple à une équipe d'action catholique. Là, j'étais invité en fin de réunion. Entre ma chambre et leur lieu de rencontre, j'essayais de me préparer, sans filet, à exprimer une « bonne parole » ! Je pensais à ce verset de la fin du prologue chez Jean où Jésus dit : « Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils, unique engendré, qui est dans le sein du Père, lui l'a fait connaître » (Jn 1, 18).

Ces jeunes gens m'attendaient assis autour d'une table, sur laquelle se trouvait une statue de la Vierge Marie placée elle-même sur une petite nappe avec quelques fleurs devant. Je m'enhardis à leur demander, sûr de leur réponse : « Parmi vous, est-ce que quelqu'un a déjà vu Dieu ? » Bien mal m'en prit...plusieurs, sans l'ombre d'une hésitation, levèrent aussitôt la main. J'étais éberlué, et je ne savais plus comment continuer ma « belle parole ». Je commençai à deviner qu'entrer dans une culture aussi différente, c'était essayer d'apprivoiser un autre sentiment religieux, une autre compréhension de la même foi chrétienne, comme les catholiques maintenant, dans la France plurielle d'aujourd'hui, en fait sans doute un jour ou l'autre l'expérience.

Je remarquai sur leur table un livre, qu'ils lisaient pendant leur réunion, avant de partager de manière très concrète leurs initiatives missionnaires, auprès des collègues de travail, dans l'accompagnement de catéchumènes, le soutien de familles en deuil, etc. Ce livre de la Légion de Marie, le même partout, comprend la célèbre consécration à la Sainte Vierge de St Louis-Marie Grignon de Montfort. Sans le savoir, ces jeunes, en me le présentant ...m'apprenaient à connaître un saint mort en mission paroissiale en 1716 et inhumé chez vous à St Laurent sur Sèvres ! La Légion de Marie, elle, est née en Irlande en 1921, et c'est grâce aux pères et aux sœurs Colombans irlandais qu'elle est entrée en Corée. J'avoue que j'ai beaucoup appris, durant ma vie coréenne, au contact de ce mouvement. « L'Esprit souffle où il veut » (Jn 3, 8). C'est une grâce de la vie missionnaire, aux antipodes, d'apprendre à travailler avec toutes sortes de charismes différents. « A chacun est donné la manifestation de l'Esprit en vue du bien commun » (1 Co 12, 7).

\*

La troisième expérience que je veux vous rapporter pour finir nous rejoint d'une façon particulière en cette année de la Miséricorde, mais avec cette touche d'inculturation qui affleure dans les deux autres, et que je retrouve comme un signe de l'Esprit Saint à travers toute vie missionnaire.

C'était en avril 1985. J'étais curé dans une petite paroisse de Séoul. L'Eglise de Corée était très fidèle à la coutume de « faire ses pâques ». Cela ne signifiait pas nécessairement que l'on négligeait habituellement la pratique religieuse et qu'on profitait de cette plus grande fête de l'année liturgique pour une « grande lessive » ! Mais il y avait un peu de cela quand même. Durant une quinzaine de jours, les paroisses ne désemplissaient pas, on faisait le point avec le secrétariat sur sa fidélité au denier de l'Eglise... Puis, il y avait la possibilité, sinon l'invitation pressante, de se confesser, soit à des prêtres invités, soit au curé de la paroisse.

Prêtre invité moi-même dans une autre paroisse de Séoul, quelque temps auparavant, j'avais été témoin de la manière cordiale dont le curé recevait les familles dans son bureau. Je supposais qu'il prenait le temps avec chacune pour les écouter et les encourager. Cela m'avait plu.

J'annonçai donc à mes paroissiens qu'entre telles et telles dates, à telles et telles heures, il y aurait la possibilité de recevoir le sacrement de réconciliation à l'église et *aussi* de rencontrer leur curé pour faire le point sur leur vie chrétienne. Avais-je été suffisamment clair ? Mon coréen était-il suffisamment délié ? Que s'étaient-ils donc dits entre eux après cette annonce ? Toujours est-il que mon bureau ne désemplit pas durant plusieurs jours. Et j'avais beau essayer de rattraper les choses, tous ces gens venaient ensemble, soit en famille, soit entre ados, entre enfants, etc. ...pour se confesser, avec une simplicité désarmante. Parfois ils se réconciliaient en pleurant, l'époux avec son épouse, la belle-mère avec sa belle-fille, les parents avec leurs enfants...J'étais admiratif mais un peu désarçonné. Une fois ou l'autre, je tentai d'expliquer que cela ne dispensait pas de la confession individuelle, dont je savais que le Synode romain de décembre précédent avait réaffirmé l'importance pour obtenir l'absolution. Puis, je laissai faire et je me promis d'en parler au cardinal Kim à la prochaine occasion.

Celle-ci ne tarda pas. Nous nous retrouvions quelques jours plus tard à la cathédrale de Séoul pour le Messe chismale, suivie d'un lunch entre prêtres avec lui. Je savais qu'il avait participé à ce Synode. Je lui racontai ce que je venais de vivre avec mes paroissiens. Je lui demandai si ce genre de situation avait été évoqué à Rome. Le cardinal Kim me répondit qu'il n'en avait pas été question. Puis il ajouta : « Pour nous, dans notre culture, cette façon de vivre la réconciliation en famille ou entre amis est très adaptée ».

Il n'ajouta pas un mot. Je n'avais donc pas à en tirer je ne sais quelle nouvelle règle. « Où est l'esprit de Dieu ? » demandait le Père Chevrier. « L'esprit de Dieu n'est ni dans une règle positive, ni dans les formes, ni dans l'extérieur, ni dans les habits, ni dans les règlements ; il est en nous, quand il nous est donné. On entend ce son, mais on ne sait ni d'où il vient, ni où il va, il souffle où il veut. Il nous vient au moment où nous y attendons le moins. Quand nous le cherchons, nous ne le trouvons pas ; quand nous ne le cherchons pas, nous le trouvons ; il est indépendant de notre volonté, du moment, du temps et de l'heure »<sup>8</sup>

---

<sup>8</sup> *Véritable disciple*, op. cit. p. 511.